

Face à l'amer

Début août, à Chamonix, « L'Équipe » a pu suivre en immersion jusqu'aux glaciers alpins un stage de sensibilisation de sportifs de haut niveau aux urgences climatiques.

DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX

TEXTE : SIMON BOLLE
 PHOTOS : ALEX MARTIN

CHAMONIX (HAUTE-SAVOIE) – «*Un cycle infernal.*» L'inscription est marquée au feutre rouge, à l'extrémité d'une nappe blanche en papier. De multiples flèches, légendes, schémas et autres cartes s'entremêlent par-dessus pour former la «*fresque du climat*», du nom d'une association et de son outil visant à vulgariser les causes et conséquences du changement climatique. Autant dire que l'issue du jeu n'est pas très joyeuse.

Au loin, à la tombée de la nuit, la brume recouvre le sommet du mont Blanc et une partie du glacier des Bossons. Une pluie fine tambourine sur le toit du chalet, puis

ruisselle sur ses baies vitrées. Les caprices des cieux sont en adéquation avec le thème de cette première soirée d'août, au cœur de Chamonix, pour la deuxième édition de «*Sport for future*», un rendez-vous éco-engagé imaginé par la kite-surfeuse Armelle Courtois et le céiste Martin Thomas.

Dix sportifs de haut niveau, encore en activité ou récemment retirés, sont réunis autour de la table pour causer environnement, tous horizons confondus. On retrouve, pêle-mêle, l'ex-rugbyman Fulgence Ouedraogo, ancien capitaine du MHR et champion de France en 2022, l'explorateur Benjamin Auffret, quatrième du 10 mètres aux JO 2016 à Rio, le sprinteur handisport Dimitri Jozwicki, quatrième du 100 mètres aux JO 2021 à Tokyo... Mais

Dix sportifs ou ex-sportifs de haut niveau ont participé à trois jours de sensibilisation au changement climatique sur les glaciers alpins.

aussi Flora Artzner, championne du monde en titre de wingfoil, la triathlète Charlotte Morel, Matthieu Rosset, autre ancien plongeur olympien, le skieur Victor Galuchot, le vététiste Nicolas Fleury, Nailé Meignan (escalade) et Faustine Clapier (escrime).

Le professeur du jour n'est autre que Xavier Thévenard, en terrain connu puisque triple vainqueur de l'UTMB voisin. Accompagné de son ami et agent Thomas Michaud, l'ultra-trailer anime ces premiers temps d'échange, l'idée étant de mieux cerner l'empreinte des athlètes sur la planète et comprendre comment chacun peut user de son influence pour faire bouger les lignes. Que la pratique se fasse dans des espaces naturels ou dans des stades climatisés.

“Tu ne peux donc pas te permettre de relayer un discours écologique un jour et partir le lendemain à l'autre bout du monde”

LE PLONGEUR BENJAMIN AUFFRET

La fresque bouclée sur les différents effets de l'activité humaine, entre catastrophes naturelles, crises sanitaires et conflits politiques, les mines sont dépitées. Les constats fatalistes fusent. «*Fin du monde*». «*Autosuicide*». «*Déprime*». Quelques instants plus tôt, la plupart du casting, hétéroclite,

estimait ne pas être en phase avec ces urgences. Les voilà servis. «*Moi, je voyage pour 11 secondes de course, si je ne fais pas de faux départ... Un grand impact pour un petit plaisir*», confesse, dans un sourire, Dimitri Jozwicki. Avant d'apprendre qu'un aller-retour entre Paris et New York en avion émet, pour un unique passager, environ 2 tonnes de CO₂, soit la moyenne par... an et habitant censée être tenue d'ici à 2050 pour limiter le réchauffement.

Impossible, pour autant, de faire une croix sur le circuit international chez un professionnel. Au contraire, dans bien des disciplines, les stages de préparation et les étapes de compétition ne font qu'augmenter et s'éloigner au fil des années. Sans compter les pollutions liées aux achats d'équipements, de matériel, de nourriture. Culpabilisant, forcément. «*Tu ne peux donc pas te permettre de relayer un discours écologique un jour et partir le lendemain à l'autre bout du monde*», soulève Benjamin Auffret. Thévenard et Michaud nuancent : «*Il faut déjà éveiller les consciences, alerter. Que le bilan carbone devienne une donnée comme une autre, au milieu des temps, distances et dénivelés.*»

Pionnier en la matière, star de la montagne, Kilian Jornet publie régulièrement son empreinte individuelle, évaluée à 7,7 tonnes ▶▶





► de CO2 en 2022, cinq fois moins que ses premiers calculs. Quitte à renoncer à des courses prestigieuses à l'étranger. Thévenard, qui a, lui, arrêté de se déplacer en avion (voir par ailleurs), et Michaud reprennent : « On doit réfléchir à cette façon de faire passer le message, chacun à son échelle et bien que coincé par le système. Si personne n'en parle, rien ne bouge. C'est un problème collectif qu'on ne réglera pas seul dans notre coin. » Les esprits cogitent à mesure que le ciel s'assombrit sur Chamonix. La nuit s'an-

nonce courte. Tôt le lendemain matin, tout le monde est sur le pont pour passer de la théorie à la pratique. Direction Charaillon. Une télécabine, une remontée mécanique et une randonnée plus tard, à 2700 mètres d'altitude, le glacier du Tour s'ouvre aux athlètes. Ou plutôt ce qu'il en reste... Les vastes étendues à découvert et l'écoulement continu de l'eau témoignent du recul massif du site, désormais concentré dans sa partie la plus élevée. En 1850, les glaces descendaient encore à proximité de la vallée, 1000 mètres de dénivelé plus bas. « Une fois en face, décrit Fulgence Ouedraogo, tu te rends vraiment compte, même si je m'y étais préparé. »

“On ne changera pas le monde, mais on peut apporter notre contribution, sans être dans du greenwashing”

YANN ROUBERT, PRÉSIDENT DU LOU RUGBY

Casque sur la tête, baudrier autour de la taille et crampons aux pieds, la délégation sportive s'encorde pour déambuler et escalader dans ce cadre aussi grandiose que fragile, où les crevasses guettent. Les images parlent d'elles-mêmes. Le glacier du

L'ancien rugbyman Fulgence Ouedraogo (à gauche), la championne du monde de wingfoil Flora Artzner (au centre) et les autres participants au stage ont d'abord assisté à la fresque du climat avant de sortir sur les glaciers.

Tour, un des plus grands et hauts de France, est « grignoté par le bas, mangé par la chaleur », pour reprendre les termes du glaciologue Jean-Baptiste Bosson. Jusqu'à 90% du volume des glaciers alpins aura disparu d'ici à 2100 si les courbes ne s'inversent pas. Et les répercussions ne seront pas uniquement visuelles. « Les glaciers sont un des piliers fondamentaux de la planète, un régulateur clé du climat, la richesse du futur », insiste Bosson.

Le glacier renvoie les rayons du soleil, absorbe du carbone, protège la biodiversité et modère le cycle de l'eau. Bosson, toujours : « On n'aime pas inquiéter par plaisir... Si on retire cette pièce, la Terre sera beaucoup plus chaude et le niveau des mers augmentera. Sans les glaciers, on ne sait pas vivre. Soit on met un coup de frein très vite pour se stabiliser dans un état acceptable, soit on entre en étuve et dans un monde inconnu pour nous. » Le scientifique est toutefois convaincu qu'il n'est « pas trop tard pour agir ». « Mais la fenêtre d'action est maintenant. Il faut reprendre positivement la main sur notre vie, repenser en profondeur notre relation avec la nature. » D'où, selon lui, l'importance du milieu du sport, en retard mais vecteur

de changement, grâce à son audience notamment. Plus tard dans la soirée, Yann Roubert, président du LOU Rugby et ancien alpiniste, le confirmera : « On ne sera jamais une entreprise régénérative puisque notre essence est de rassembler et donc de polluer. On ne changera pas le monde, mais on peut apporter notre contribution, sans être dans du greenwashing. » Le club évalue et tente de réduire son empreinte, sensibilise ses salariés, licenciés et supporters.

Ici, certains ont déjà stoppé leurs déplacements au-delà des pays limitrophes, refusé des opérations tous frais payés outre-Atlantique ou organisé des événements à visée vertueuse. Avant de repartir pour une dernière matinée sur la mer de Glace, les néo-experts en herbe du GIEC ont aussi dressé une liste de leviers communs à « activer », à court ou long terme. Parmi les solutions envisagées : calculer et communiquer son impact, réduire sa consommation de viande rouge, relayer les productions scientifiques, engager ses sponsors et fédérations, proposer son image aux associations... Les pistes sont nombreuses, plus ou moins accessibles et réalistes. L'espoir plus fort que la peur. Un peu. **E**



Xavier Thévenard : « On court à notre perte »

Très engagé en faveur de la protection de l'environnement, l'ultra-trailleur explique en quoi les athlètes ont un rôle à jouer.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL À CHAMONIX

« Vous étiez invité l'an dernier et vous êtes revenu cette année. Pourquoi ? »

C'est une super expérience de pouvoir parler de ces sujets avec d'autres sportifs. Les scientifiques nous alertent sans cesse sur le dérèglement climatique, mais ils ne sont malheureusement pas assez relayés. On devrait en parler tous les jours. Alors, si des athlètes, bien souvent plus écoutés, peuvent être sensibilisés et transmettre la bonne parole, c'est top.

Tous ne se sentent pas légitimes.

Certains estiment avoir du mal à prendre position car ils ne sont pas irréprochables, baladés dans les quatre coins du monde. C'est vrai. Mais si, demain, on attend d'être totalement neutres en carbone, sans émettre le moindre gaz à effet de serre, pour pouvoir parler climat, personne ne le fait. L'important, c'est d'être transparent sur son empreinte, se fixer des axes de progression.

“On a tous plein de contradictions mais il faut trouver le bon équilibre”

Quand est intervenu votre déclin personnel ?

J'ai toujours vécu dans un milieu naturel. Forcément, on y devient attaché et sensible. Cet esprit militant contre la société de consommation peut d'ailleurs paraître paradoxal quand on est sponsorisé par une marque de sport. On a tous plein de contradictions, mais il faut trouver le bon



équilibre. J'essaie d'être dans l'action. Avoir ces connaissances et rester immobile face à ce qui nous attend me démoraliserait encore plus. Je ne prends plus l'avion, par exemple. Je ne me sentais plus à l'aise en me disant que je contribuais à dégrader un environnement qui me procure du bonheur. Mais je comprends que cela puisse être problématique quand on dépend d'un circuit professionnel international. Même si, quand les skieurs français vont en stage en Amérique du Sud à l'automne car il n'y a pas de neige en France, c'est le serpent qui se mord la queue. Ce sont des pensées à faire évoluer

très rapidement. Sinon, notre mode de vie deviendra insupportable. On court à notre perte.

Êtes-vous déjà touché dans votre pratique ?

L'année dernière, à la même période, il a fait très sec dans le Jura, une région de forêts réputées pour être denses, humides et fraîches. Et on a eu des premiers feux. C'est un truc de malade. On est vachement vulnérables. L'hiver, l'enneigement est aussi de plus en plus aléatoire. Mon autre métier de moniteur de ski risque de mourir.

Les effets sont moins frappants pour ceux qui exercent leur sport en intérieur, davantage dans leur bulle.

C'est un peu plus aseptisé, oui, mais l'important est de semer ces graines et les faire pousser autour de soi. L'être humain a toujours usé de mimétisme, autant continuer pour changer les codes. Qu'un plus grand nombre prenne conscience des enjeux pour aboutir à des décisions radicales. On dit souvent que la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres. Des lois empêchent de faire la fête jusqu'au bout de la nuit car c'est nuisible pour son voisinage. Mais quand on prend un avion pour aller à l'autre bout de la planète, n'est-ce pas plus nuisible pour le bien commun ? Des choses devraient être encadrées dans ce sens. Beaucoup rouspètent et considèrent que c'est aussi une privation de liberté, mais, à ce rythme-là, ce sont nos besoins élémentaires qui seront menacés. »

S. Bo.